

Aux racines de soi-même : l'art et l'artiste dans
Histoire de ma vie / Yolande Jaouani. — Extrait de :
Revue des lettres et de traduction. — N° 4 (1998), pp.
177-188.

Bibliogr.

I. Ecrivaines françaises. II. Sand, George, 1804-1876
— Critique et interprétation.

PER L1037 / FL150598P

**AUX RACINES DE SOI-MÊME:
L'ART ET L'ARTISTE DANS
*HISTOIRE DE MA VIE***

Yolande JAOUANI
Marne - la - Vallée - France

En 1827, à une date où Aurore Dudevant, âgée de 23 ans, entame à peine ses premiers travaux de plume, le sujet d'écrire des mémoires se manifeste déjà.

Les époux Dudevant font, cette année-là une cure au Mont-Dore. Aurore prend des notes qui seront rédigées deux ans plus tard sous le titre de *Voyage en Auvergne* (août 1829).

Mais qu'a donc à voir ce texte avec *Histoire de ma vie*?

Nous trouvons dans cet écrit de jeunesse le plan détaillé d'une œuvre future que la jeune femme nomme *Mémoires inédits* et qui pose comme principe le rapport d'un malaise personnel de l'écriture :

Si je me racontais mon histoire? C'est une bonne idée. Écrivons des mémoires. Les pensées d'hier feront diversion à celles d'aujourd'hui. Mais surtout pas un mot du présent, je l'écrirais avec une plume trempée dans du fiel¹.

Les Lettres d'un voyageur (1837) confirment et réalisent le vœu de parler de soi, mettant en évidence, comme mobile de l'écriture, le souci de circonscrire une crise intérieure. Cependant, George Sand prend alors le masque d'un personnage masculin plus âgé qu'elle. Il faudra

(1) «Voyage en Auvergne» in *Œuvres autobiographiques**, éd. Lubin, Paris, Gallimard 1970, Bibliographique de la Pléiade, T. II p. 507 - 508.

attendre le 15 avril 1847 pour que l'écrivain mette enfin en chantier ces mémoires dont l'esquisse a été formulée vingt ans plus tôt.

1847 : année difficile, pleine de soucis domestiques, avec, pour l'essentiel, la brouille avec Solange. Le travail entrepris aidera-t-il à surmonter les difficultés? La future œuvre a au moins le mérite de faire entrevoir la perspective de profits substantiels, ce qui semble arriver à point nommé.

Pendant les événements politiques contrarient le projet: la révolution de 1848 reporte la publication du premier volume à une date indéterminée et suspend pour six mois l'écriture des pages à venir; le coup d'État du 2 décembre 1851 remet encore à plus tard la commercialisation de l'ouvrage.

Enfin, *Histoire de ma vie* sort en feuilletons dans «La Presse», du 5 octobre 1854 au 17 août 1855, dans cent trente-huit numéros. La publication en volumes suit d'un mois seulement : vingt tomes s'échelonnent du 4 novembre 1854 au 4 août 1855.

Mais qu'entend George Sand par le désir de raconter sa vie? Va-t-elle tout dire comme Jean-Jacques Rousseau dans ses *Confessions*?

Après avoir écarté vigoureusement cette perspective, elle présente ainsi son texte :

Je pourrai donc parler sans ordre et sans suite, et tomber même dans beaucoup de contradictions. La nature humaine est un tissu d'inconséquences, et je ne crois point du tout (mais du tout) à ceux qui prétendent s'être trouvés d'accord avec le moi de la veille. Mon ouvrage se ressentira donc par la forme de ce laisser-aller de mon esprit².

Des événements posent malgré tout des jalons le long d'une route annoncée comme sinueuse : l'œuvre s'appuie sur des moments-chocs qui en assurent les fondations.

Quels sont donc ces éléments particuliers à partir desquels se construit l'autobiographie?

(2) *Histoire de ma vie...*, T. I p. 13.

La naissance, «... à cheval... sur deux classes...»³ est le fait le plus lourd de significations.

Tout ne va pas de soi en effet, dans cette alliance au-dessus d'Aurore et en elle, de l'aristocratie et du prolétariat, et la question de la double origine investit véritablement le texte des mémoires.

Le lien maternel est dit être le plus fort. Cependant pourquoi l'histoire du père et celle de son ascendance occupent-elles plus d'un quart de l'œuvre? Ne peut-on observer là quelque prétention aristocratique à faire état malgré tout d'origines illustres?

En tous cas, *Histoire de ma vie* évoque largement la conscience d'être à la fois d'un côté et de l'autre, de revendiquer, sans pouvoir rien réunir, l'appartenance aux extrêmes.

Autre malheur à circonscrire: la mort du père, (Ce drame expliquerait-il le grand nombre de pages consacrées à son histoire?)

Aurore n'a que quatre ans lorsque Maurice meurt d'une chute de cheval. Celui-ci disparu, Madame Dupin de Francueil entend prendre le relais de son fils dans l'éducation de l'enfant. Sophie, la mère, accepte bientôt par contrat de laisser sa fille à l'aïeule.

C'est, pour Aurore, la déchirure et la révolte. Elle n'admet pas la séparation, qui reste en elle, pendant des années, une plaie ouverte.

La souffrance atteint son paroxysme lorsque la grand-mère fait à l'enfant la révélation, du passé de sa mère. Mais loin d'éprouver de l'aversion pour celle-ci, Aurore entend au contraire entreprendre sa réhabilitation, ainsi que la sienne propre d'ailleurs: elle s'est sentie souillée à travers l'opprobre jetée sur sa mère. Aussi l'écriture des mémoires tente-t-elle, bien des années après, de dénoncer l'injustice et demander réparation :

On m'avait fait un mal affreux qui pouvait être irréparable, on avait tenté de tarir en moi les sources de la vie morale, la foi, l'amour et l'espérance⁴.

(3) *Histoire de ma vie...*, T. I, p. 629.

(4) *Ibid.*, T. I, p. 858.

Un terrible accablement mêlé de révolte gronde dans l'âme de l'adolescente. Aussi est-elle satisfaite de son départ au couvent qui fait diversion :

Soit, pensais-je; le couvent je ne sais pas ce que c'est, mais ce sera nouveau; et comme, après tout, je ne m'amuse pas du tout de la vie que je mène, je pourrai gagner au change⁵.

Après un séjour de deux ans chez les Augustines anglaises, Aurore rentre à Nohant et y soigne sa grand-mère malade. Celle-ci meurt peu de temps après.

L'année suivante, le 17 septembre 1822, la jeune fille épouse Casimir Dudevant, tombant d'une tutelle dans l'autre.

George Sand reconstruit dans *Histoire de ma vie* les émotions de sa jeunesse, trente ou quarante années après qu'elles aient été vécues. On a conscience de plaies restées béantes malgré le temps; l'écriture a permis de mettre hors de soi ces peines qui ont trop pesé.

Mais pourquoi insister sur la biographie avant d'entamer les réflexions sur l'art et l'artiste que notre titre annonce?

Pas de mémoires, probablement, sans les catastrophes de la mort du père ou la séparation d'avec la mère, sans le hiatus ouvert en soi par la séparation des classes.

L'œuvre ne se comprend pas hord de ces crises qui ont marqué l'être et le texte.

Cependant, donner d'*Histoire de ma vie* la seule image d'un écrivain à la recherche de son moi serait essentiellement réducteur.

Le parcours introspectif, en effet, ne se replie pas sur soi. Il s'ouvre au contraire à d'autres perspectives qui permettent de dépasser sans le renier le statut de l'autobiographie.

Les réflexions sur l'art occupent à cet égard une place importante: les mémoires rendent compte d'une pratique d'artiste, définissant l'ancrage de l'écrivain dans le milieu romantique et sa participation à la «fête».

(5) *Histoire de ma vie...*, T. I. p. 861.

Mais bien avant cela - si nous nous laissons guider par la chronologie - *Histoire de ma vie* montre le travail de l'imaginaire tel qu'il a été senti et pensé depuis l'enfance et dévoile véritablement une naissance à l'écriture.

Sophie, la mère, entretient autour de l'enfant une atmosphère propice au développement de l'imagination.

Elle raconte des histoires, chante des berceuses ou des comptines, fait réciter des prières, des poésies, des chants.

Femme du peuple, elle est douée d'un solide bon sens et d'un savoir-faire inné dans le domaine de l'éducation. Grâce à elle, l'esprit de la fillette s'ouvre à la magie du langage, s'éveille au sens du merveilleux et s'imprègne d'une certaine conscience religieuse. Des anecdotes témoignent de capacités précoces à organiser des fictions et construire une certaine cohérence au cœur des chimères du prime âge.

Ainsi, les romans de la première enfance portent-ils peut-être en eux les prémices de la vocation romanesque. Les mémoires montrent en effet une fillette de moins de trois ans capable, non pas tant d'imaginer - ce qui est le propre de cet âge - mais de reprendre un jour une histoire entamée la veille et de maintenir entre les épisodes un lien logique.

La mère écoute et sollicite, entretient l'émotion qui préside à la cérémonie.

Nous saisissons le drame vécu par l'enfant au départ de Sophie. Tout deviendra si différent; l'éducation rationaliste de la grand-mère voudra contrarier les dons d'imagination. Comment celle-ci trouvera-t-elle donc désormais ses voies? Les travaux de la raison ne suffisent pas en effet à Aurore et il lui faut bien trouver le moyen d'extérioriser ses chimères.

C'est ce qu'elle ne manque pas de réaliser sous la forme d'une sorte de dieu mythique qu'elle invente et place à son propre service.

Vers l'âge de 12 ans, les rêveries auxquelles Aurore a l'habitude de se livrer sont mêlées de réflexions d'ordre métaphysique. Élevée hors de tout dogme religieux, suivant les principes voltairiens de Madame Dupin, elle sent cependant monter en elle une sorte d'élan mystique :

Puisqu'on ne m'enseignait aucune religion, je m'aperçus qu'il m'en fallait une, et je m'en fis une. J'arrangeais cela très secrètement en moi-même; religion et roman poussèrent de compagnie dans mon âme...

Et voilà qu'en rêvant la nuit, il me vint une figure et un nom. Le nom ne signifiait rien que je sache; c'était un assemblage fortuit de syllabes comme il s'en forme dans les songes. Mon fantôme s'appelait Corambé, et ce nom lui resta. Il devint le titre de mon roman et le dieu de ma religion⁶.

De fait, la naissance du mythe correspond à la concrétisation rendue nécessaire d'une sorte d'élan mystique qui naît à un moment où le manque affectif tourne à l'intolérable. Sophie est partie depuis longtemps déjà mais la blessure de l'absence ne s'est jamais refermée.

Créer le mythe n'est-ce pas retrouver malgré tout quelque chose de l'esprit maternel et recréer avec l'être suprême imaginé cette connivence du passé qui présidait aux échanges affectifs entre mère et fille?

D'ailleurs, Corambé prend parfois sans ambiguïté l'apparence maternelle :

il me fallait le compléter en le vêtant en femme à l'occasion, car ce que j'avais le mieux aimé, le mieux compris jusqu'alors, c'était une femme, c'était ma mère. Ce fut donc souvent sous les traits d'une femme qu'il m'apparut⁷.

Cependant, voulu d'essence divine, il ne peut rester enfermé dans l'image particulière d'une représentation unique :

«... En somme, il n'avait pas de sexe et revêtait toute sorte d'aspects différents...»⁸.

La fonction, cependant, compte plus que l'aspect.

Corambé est avant tout un dieu-muse : il préside à la création de toute une fantasmagorie intériorisée. Dans l'esprit d'Aurore, sous la

(6) *Histoire de ma vie...*, T. I p. 810-812.

(7) *Ibid.*, T. I p. 813.

(8) *Ibid.*, T. I p. 813.

férule de Corambé, se déroulent de véritables épopées, sortes de longs poèmes que l'adolescente nomme «livres» ou «chants» :

Dans chacun de ces chants (je crois bien que mon poème en a eu au moins mille sans que j'aie été tentée d'en écrire une seule ligne), un monde de personnages nouveaux se groupait autour de Corambé⁹.

Les «romans» de la première enfance faisaient état, nous l'avons vu, d'un début d'organisation de la fiction au cours de petites cérémonies où présidait la mère.

Les créations nées sous l'égide de Corambé portent de manière évidemment plus marquée - Aurore a 12 ans - cette organisation qui annonce l'écriture. Le dieu muse, alors, encourage l'expression du rêve, lui donne son aval.

Corambé représente à n'en pas douter un épisode fondamental dans la formation de la personnalité de la jeune fille, et même si les rêves qu'il commande restent prisonniers de l'esprit, sans trouver encore les voies du langage, ils suggèrent de toute évidence les romans à venir.

Pourtant, un jour, Corambé se tait : lorsque la grand-mère violente Aurore en lui faisant la fameuse révélation du passé de sa mère, le dieu appelé au secours reste muet. Il aidait à assurer l'intégrité de l'âme; celle-ci brisée, il devient impuissant.

Muet pendant un temps, il reparaitra cependant. Mais son influence cède peu à peu du terrain et la place qu'il occupe désormais dans l'esprit d'Aurore voisine avec d'autres pôles d'intérêt : au couvent des Anglaises, Aurore entreprend quelques essais de plume - correspondances échangées entre pensionnaires, poèmes et même un plagiat du *Malade imaginaire* qui obtient un vif succès au théâtre du couvent.

Cependant, ces travaux n'obtiennent guère grâce auprès de la jeune fille qui ne prend pas au sérieux ses propres productions et pendant longtemps encore, Aurore préférera les chemins du rêve à ceux de l'écriture.

(9) Ibid., T. I p. 813.

Il faudra attendre le mariage, puis le départ pour Paris à la suite de la mésentente conjugale pour que l'écrit puisse prendre forme.

Aurore Dudevant collabore un moment avec Jules Sandeau.

Les amants publient en 1831, *La Prima donna*, *La Fille d'Albano* et *Rose et Blanche*.

Par contre, de février à mars 1832, Aurore écrit seule, à Nohant, son véritable premier roman : *Indiana*.

Une étape définitive est franchie; mais George Sand déplore en ces termes la disparition simultanée de la muse de son adolescence :

mon pauvre Corambé s'envola pour toujours, il était d'une essence trop subtile pour se plier aux exigences de la forme.

A peine eussé-je fini mon livre que je voulus retrouver le vague ordinaire de mes rêveries. Impossible! ... J'espérais en vain voir reparaître Corambé et avec lui ces milliers d'être qui me berçaient tous les jours de leurs agréables divagations¹⁰.

En fait, la forme tue le mythe. Corambé représentait l'étape transitoire entre la capacité à imaginer et celle d'écrire; quand le passage du rêve à la plume peut s'opérer, George Sand n'a plus besoin d'autre chef d'orchestre qu'elle-même pour amuser l'organisation de ses fictions: le dieu-muse perd alors sa raison d'être.

En résumé, Corambé apparaît donc comme l'élément dynamique qui préside à l'élaboration d'un foisonnement de romans que la fillette garde en elle. Le mythe reste prisonnier de l'imaginaire sans trouver encore les voies du langage. L'écriture d'*Indiana* marque l'acquisition d'une maturité capable de réaliser ce passage : l'imagination devient inspiration.

Histoire de ma vie rend témoignage de l'accès au monde des lettres: lorsque les dons en puissance trouvent leur voie, nous voyons se franchir l'étape ultime d'une formation, la consécration d'une vocation que le siècle confirmera. Les mémoires sont à bien des égards l'histoire même de cette formation, la relation de l'accès à l'art et l'installation dans l'espace littéraire de l'âge romantique.

(10) *Histoire de ma vie...*, T. II p. 165.

Installée à Paris une partie de l'année dès 1830, George Sand va prendre part aux débats en cours.

L'art est à la mode et l'écrivain frais émoulu prend part à la discussion :

Victor Hugo et le Petit-Cénacle des «Jeunes-France» n'obtiennent guère grâce à ses yeux;

À cette époque, on faisait les choses les plus étranges en littérature. Les excentricités du génie de Victor Hugo, jeune, avait enivré la jeunesse, ennuyée des vieilles regains de la Restauration. On ne trouvait plus Chateaubriand assez romantique; c'était tout juste si le maître nouveau l'était assez pour les appétits féroces qu'il avait excités¹¹.

George Sand cherche elle-même ses voies, écrit *Lélia* (1833) qui provoque un scandale. L'écrivain déclare, dans les mémoires, s'être située au-dessus de la mêlée; mais, malgré tout, les réactions du monde de la littérature l'amènent à réfléchir, à s'interroger sur la critique et à en cerner les définitions :

Si la critique est ce qu'elle doit être, un enseignement, elle doit se montrer douce et généreuse, afin d'être persuasive... une critique élevée, désintéressée, noble de sentiments et de formes, doit nous être toujours utile, même quand elle nous contredit ouvertement¹².

Ce qui intéresse ici n'est pas tant la valeur de la prise de position sur telle forme de critique, mais plutôt l'inscription des points de l'auteur dans le siècle, sa participation aux questions littéraires du moment.

Mais l'insertion dans le romantisme en tant qu'écrivain confirmé se fait graduellement, malgré le succès d'*Indiana* et le scandale de *Lélia* qui ont «lancé» une renommée.

Mais George Sand, consciente de son noviciat et soucieuse de progresser, se cherche des guides.

Elle trouve à ses côtés l'éditeur-romancier Delatouche¹³ qui l'aide à

(11) *Histoire de ma vie...*, T. II p. 159.

(12) *Ibid.*, T. II p. 284.

(13) Hyacinthe de Latouche: cf, biographie in *Correspondance* T. I, éd. Lubin, Paris, Garnier p. 1011.

se retrouver dans la profusion des tendances propres à l'époque. Il fixe les cadres, essaye de tempérer les élans d'une plume trop facile, de restreindre ses épanchements. Soucieuse du travail bien fait, George Sand, d'après les mémoires, réfléchit sur son art, s'interroge sur son écriture, donne d'elle-même l'image d'une écolière studieuse et appliquée.

Elle espère trouver en Balzac, dont elle fait la connaissance en 1831, un maître en littérature. Mais nous lisons :

Je parlais fort peu de mes projets littéraires à Balzac. Il n'y crut guère, ou ne songea pas à examiner si j'étais capable de quelque chose¹⁴.

Elle eût aimé, sans doute, rencontrer un guide efficace, mais elle conclut sans amertume :

Balzac, maître sans égal en l'art de peindre la société moderne et l'humanité actuelle... ne m'a rien révélé de ce que je cherchais, et je ne lui en veux pas: il ne le savait pas lui-même; il cherchait et tâtonnait aussi pour son compte¹⁵.

Ces lignes, en tout cas, placent leur auteur dans une position d'observateur curieux de tout ce qui peut enrichir sa propre expérience et soucieux d'apprendre à tirer les leçons offertes par l'époque pour mieux asseoir son propre talent. Esprit d'entreprise, goût de la recherche et du travail bien fait, ouverture aux autres: autant de pistes qui font éclater l'histoire de soi-même en la situant dans celle, plus générale, du romantisme.

En résumé, *Histoire de ma vie* dépasse largement le cadre de l'introspection.

Certes, l'œuvre s'alimente de la nécessité de constituer l'unité du moi, pour circonscrire les éclatements imposés par la vie et il convient d'insister sur la quête de l'intégrité personnelle qu'elle relate.

Mais se trouver soi-même, c'est aussi naître à l'écriture.

(14) *Histoire de ma vie...*, T. II, p. 156.

(15) *Ibid.*, T. II. p. 162.

Aussi, l'autobiographie, partant de cet accès à l'art dont elle rend compte, s'ouvre aux débats romantiques en cours auxquels l'écrivain a payé son écot: *Histoire de ma vie* est le roman de soi-même inséré dans les multiples romans de toute une époque. Et pour le construire il a fallu fouiller en soi-même, retrouver au plus profond, les racines, premières de l'acte d'écrire.

BIBLIOGRAPHIE

- George Sand, Œuvres autobiographiques, éd. Lubin, Paris, Gallimard, 1970, T. I et II.